Cours 3

 Sainte-Beuve dans son portrait de Diderot (1831) a décrit de manière lyrique ce travail qui demande du savoir, de la volonté, une certaine ascèse, mais peut finir par donner une sensation d'ivresse, celle d'une contemplation stellaire, d'une vision claire de l'unique. On entre dans l'atelier non plus de l'artiste mais du critique.

On s'enferme pendant une quinzaine de jours avec les écrits d'un mort célèbre, poète ou philosophe : on l'étudie, on le retourne, on l'interroge à loisir ; on le fait poser devant soi ; c'est presque comme si l'on passait quinze jours à la campagne à faire le portrait ou le buste de Byron, de Scott, de Goethe ; seulement on est plus à l'aise avec le modèle, et le tête-à-tête, en même temps qu'il exige un peu plus d'attention, comporte plus de familiarité. Chaque trait s'ajoute à son tour, et prend place de lui–même dans cette physionomie qu'on essaye de reproduire ; c'est comme chaque étoile qui apparaît successivement sous le regard et vient luire à son point dans la trame d'une belle nuit. Au type vague, abstrait, général, qu'une première vue avait embrassé, se mêle et s'incorpore par degrés une réalité individuelle, précise, de plus en plus accentuée et vivement scintillante ; on sent naître, on voit venir la ressemblance ; et le jour, le moment où l'on a saisi le tic familier, le sourire révélateur, la gerçure indéfinissable, la ride intime et douloureuse qui se cache en vain sous les cheveux déjà clair-semés, — à ce moment l'analyse disparaît dans la création, le portrait parle et vit, on a trouvé l'homme

Sainte-Beuve ne nous semble pas avoir vraiment théorisé sa pratique ; tout au plus a-t-il voulu la légitimer *a posteriori*, la rationaliser, ou simplement la suggérer métaphoriquement.

Cependant, près de trente années plus tard, il est contraint par la nouvelle génération intellectuelle (Taine notamment) à formuler plus rigoureusement sa conception de la critique, « *cette méthode ou plutôt cette pratique qui [lui] a été de bonne heure comme naturelle et [qu'il a] instinctivement trouvée dès [s]es premiers essais de critiques, [qu'il n'a] cessé de suivre et de varier selon les sujets durant des années* ».

En effet, cet art de l'esquisse successive peut fort bien laisser insatisfait : car jamais dans cette captation du mouvement, on ne peut s'arrêter ; pour prendre le mot en sa double acception (cessation/ jugement), on n'aboutit jamais à un arrêt. Tout reste perpétuellement dans l'inachevé. Le portrait beuvien menace de ne pas saisir autre chose qu'un mouvement, et donc se révèle incapable d'atteindre à la substance. Se fixant sur de l'instantané, de l'individuel, il échoue également à prendre compte la dimension temporelle, la succession, l'histoire littéraire. La critique sombre alors dans le relativisme, le subjectivisme, l'anhistoricisme.

Certes, répond Sainte-Beuve, connaître un homme n'a rien d'aisé ; on en fait l'expérience quotidienne sur nous-mêmes, qui ne sommes pas si transparents à nous-mêmes que nous le semblons. Il convient même sous les masques de l'œuvre même d'accéder à sa vérité intime car l'œuvre, comme les conduites sociales, révèle autant qu'elle dissimule. Cette psychologie, dont les moralistes du XVIIème siècle ont donné le modèle, doit donc être appliquée avec plus de perspicacité, avec une sagacité accrue.